

HISTOIRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE FIRST

REVOLUTIONARY



LIBRARY OF THE

AMERICAN



LA FRANCE
RÉPUBLIQUE,
OU
LE VŒU DE CES MESSIEURS.

PAR UN ÉLECTEUR DES COMMUNES,
M. L. D. V.

LA FRANCE

REPUBLICQUE

EN DESSIN



LA FRANCE
RÉPUBLIQUE,
OU
LE VŒU DE CES MESSIEURS.

PAR UN ÉLECTEUR DES COMMUNES ,

M. L. D. V.

CHACUN de nous est devenu Raïsonneur, Calculateur, Législateur : chacun fabrique à sa guise son Code National ; comme les Hermites de la Thébaïde fabriquaient des paniers, pour tuer le tems. Je viens, à mon tour, déposer ma chétive offrande dans l'urne patriotique. J'ignore si cette offrande fera jugée de bon aloi ; l'impartialité est une monnoie bien décriée aujourd'hui parmi nous.

Jamais Scot n'a autant déraisonné sur les

bancs, que nos cinquante mille Publicistes du jour sur le papier. L'esprit paradoxal nous gagne de toutes parts : il est commode , parce qu'il peut tout hasarder , tout combattre : il ne veut rien éclaircir , il cherche à tout embrouiller : il confond les *rébus* moraux avec les maximes de politique ; ce qui , selon lui , doit être , avec ce qui peut être : enfin , la manière de gouverner vingt-cinq millions d'individus , avec celle de régir ou Genève , ou Raguse.

La légèreté , l'ingratitude & l'inconséquence des Athéniens , leur rendaient insupportable toute espèce d'administration , pour peu qu'elle eût de durée. Ils se lassèrent , tour-à-tour , & de la Monarchie , & de l'Aristocratie , & de la Démocratie. Ils eurent souvent des Rois sans le savoir , & ils ne furent puissans & tranquilles que quand ils en eurent sans le croire. Jamais ils ne furent ni se gouverner eux-mêmes , ni souffrir qu'on parût les gouverner.

On nous a , plus d'une fois , comparés aux Athéniens. Ce n'a pu être que par anticipation , ou par un instinct prophétique. Je crains , je l'avoue , qu'il ne faille bientôt admettre cette prophétie.

J'ai, toute ma vie, cherché à découvrir notre véritable origine. J'ai donc ouvert bien des volumes, dévoré bien des textes, cherché à concilier des opinions bien contradictoires, souvent très- absurdes. Qu'en est-il arrivé? Oh! le voici! Je me trouve maintenant de niveau avec nos plus profonds Erudits; je fais, dis-je, aussi bien qu'eux, que sur ce point chronologique & généalogique nous ne savons rien du tout.

J'incline, toutefois, à croire, comme bien d'autres, que nous fûmes dans la Germanie des Hôtes purement passagers. Nous venions de plus loin; je veux dire, des *Palus Méotides*. Nous formions un détachement de la Colonie Gauloise qui s'y était établie sept à huit siècles auparavant. La ressemblance qui existait entre les usages, les mœurs, les vices mêmes de ces Gallo-Francis, & les vices, les usages, les mœurs de ces anciens Celtes, jette plus de lumière sur cette époque obscure que ne pourraient le faire cent volumes bien érudits & bien poudreux.

Les Celtes étaient guerriers & chasseurs, les Francis aussi; inconstans & légers, les Francis aussi; plus querelleurs que vindicatifs, les

Francs aussi ; prompts à tout résoudre , les Francs aussi ; prompts à changer de résolution , les Francs aussi ; prompts à s'enflâmer , les Francs aussi ; prompts à se refroidir , les Francs aussi.

César avoue dans les Commentaires , que si les Gaulois pouvaient toujours être d'accord entr'eux , le monde entier ne les subjugueraient pas. Mais il jugeait cet accord impossible. Il le prouva encore mieux par le fait ; il les subjuga.

Il ne l'eût peut-être pas même entrepris lorsqu'Ambigat régnait sur toute la Gaule Celtique , & que sa volonté y réglait toutes les volontés. Jamais cette vaste contrée n'avait été si florissante. Elle envoyait, de toutes parts, les plus puissantes Colonies. L'une va peupler la Bohême : une autre s'établit près de l'embouchure du Danube : une autre s'empare d'une grande portion de l'Italie : une autre saccage Rome , & , de-là , va fonder un Empire au sein de l'Asie même.

Ce fut l'époque des plus beaux jours de l'Empire Gaulois. La Nation était florissante chez elle , & redoutée au dehors.

Enfin , on se laissa du Gouvernement d'un seul. On abolit & on démembra la Monarchie. Les principales Villes se cantonnerent : chacune d'elles s'érigea en République , & se gouverna par ses propres loix , ou plutôt par ses propres fantaisies.

On remarqua pourtant qu'il y eut encore une espèce de confédération générale; mais on fait ce qu'a produit dans tous les tems cette précaution illusoire.

Il paroît que jusqu'alors , les Germains n'avaient osé pénétrer dans les Gaules. Ils s'y débordèrent aussi-tôt que la puissance Gauloise fut divisée par extraits.

D'autre part , les Romains leur arracherent la Gaule Narbonoise.

Toutes ces pertes ne purent jamais les déterminer à se réunir. On les dévastait ; on les dépouillait , & leurs querelles intestines dureraient toujours. César survint. César mit tout d'accord en subjuguant tout.

Cet homme prodigieux , qui joignait la plus profonde politique au plus grand courage, qui savait négocier & séduire , combattre & vain-

cre ; César , dis-je , ne pouvait pas oublier cette maxime , que tout ennemi divisé est à demi vaincu. Le résultat de cette guerre eût été plus douteux , si les Gaulois n'eussent obéi qu'à un seul Chef , & obéi ensemble.

Ils restèrent durant plus de quatre siècles sous le joug des Romains , & toujours gouvernés par des Pro-Consuls. Il est vraisemblable , & même bien prouvé , que le Gouvernement d'un Pro-Consul ne vaut pas celui d'un Roi.

Tout annonce que les Gaulois en étaient persuadés. Ils ne firent aucun effort pour secourir les Romains , quand Clovis vint les chasser de la Gaule , & se mettre à leur place.

Ce nouveau Conquérant fonda une vraie Monarchie. L'Histoire nous a laissé des preuves bien authentiques de la grande autorité dont il jouissait. Elle ne lui fut jamais disputée. Elle ne le fut pas même à ses descendans , devenus si faibles par la suite. Il y eut bien alors quelques usurpations domestiques. Les Maires du Palais s'emparèrent de l'autorité royale ; mais ce fut toujours au nom du Roi qu'ils en usèrent. Charles Martel suivit la même route. Il régna sous le nom du Roi , & n'eut jamais l'ambition d'usurper ce titre.

Son fils, Pepin, fut, comme on le fait, moins scrupuleux. Il usurpa le trône que son père avait si courageusement défendu ; il s'en empara, dis-je, quoique ce trône ne fût pas vacant. Il ajouta au scandale de cette usurpation celui de vouloir la faire légitimer, & par le Peuple, & même par le Pape. On fait que le Souverain Pontife se tira d'affaire par un *calembour*.

La Couronne arrachée brusquement à son légitime possesseur, perdit quelques-uns de ses joyaux. Il fallut, tout-à-la-fois, flatter & séduire le Pape, le Clergé & la Nation. Les prétentions s'accrurent de toutes parts, & ne cessèrent de s'accroître encore plus par la suite. Les malheureux & inhabiles descendants de Charlemagne, se laisserent arracher piece par piece toute leur autorité. Le titre de Roi ne fut plus qu'un titre illusoire. Le Gouvernement féodal s'établit, & avec lui, la servitude. Le Peuple jusqu'alors n'avait dépendu que d'un Souverain : il devint l'esclave de deux mille tyrans.

C'est à la justice, au courage & à l'invincible persévérance des Rois descendants de

Hugues-Capet , qu'on doit l'extinction de ce régime oppressif. Un tel bienfait ne devrait jamais être oublié.

On voit un Louis-le-Gros (surnommé le Batailleur) combattre , durant toute sa vie , pour cet objet si intéressant.

Son fils Louis VII , son petit-fils Philippe-Auguste , imiterent son exemple. Le pieux Louis IX humilia les grands vassaux par ses armes , & les ruina par des croisades. Il acheta , ensuite , leurs terres , & affranchit leurs anciens vassaux , comme il avait affranchi les siens. Alors on vit s'élever de nouvelles Villes qui toutes furent peuplées d'hommes libres. La France prit une nouvelle face , aussi-tôt qu'elle eut retrouvé ses Rois.

Ce fut , comme on le fait , à Philippe-le-Bel que le Tiers-État dut son admission aux États-Généraux.

Il faut oser le dire ; un des Rois qui ont le plus contribué à la liberté générale en France , c'est Louis XI. Il aimait le Peuple , & il n'en fut jamais hâï Le Peuple redevenait plus libre , à mesure que le Roi redevenait plus puissant.

Richelieu acheva ce grand ouvrage ; Louis XIV en fit éclore les fruits. Je n'ignore pas qu'aujourd'hui le ton à la mode est de calomnier Louis XIV ; mais cette mode passera ; & ce que ce Monarque a fait d'utile & de grand, ne passera point. On se souviendra toujours qu'il a régénéré la Nation Française ; qu'elle redevint , sous son regne , la première Nation de l'Europe ; qu'il enrichit , embellit , & éclaira la France par l'industrie , le commerce & les arts ; qu'il étendit nos limites par ses armes , & les rendit presque inaccessibles par sa prévoyance. En un mot , sous ce majestueux regne , la France fut constamment enviée , imitée & redoutée.

Ces beaux jours sont déjà loin de nous. Le trône est ébranlé. Toute autorité est mécon nue. L'anarchie regne par-tout , & détruit tout.

C'est la liberté qu'on reclame ; & de toutes parts j'apperois la licence , qui détruit toute liberté.

La liberté n'autorise ni à se permettre de nuire à autrui , ni à troubler l'ordre général.

Cette maxime existe dans tous les Gouvernemens possibles. Passez de l'un à l'autre , vous la retrouverez toujours.

Je craindrais de voir dénaturer le nôtre : il est le seul qui puisse nous convenir.

Montesquieu avoue que la Monarchie est encore le meilleur de tous. Cen'est pas qu'elle soit à l'abri de tout inconvénient ; c'est qu'elle en renferme moins que toute autre espece de Constitution.

Adopterons-nous , préférons-nous la Démocratie ? Comment vingt-cinq millions d'individus se gouverneront-ils eux-mêmes ? Comment recueillir leurs suffrages ? Comment les concilier , s'ils se divisent ? Comment ne pas mécontenter huit partis , si on adopte l'avis d'un neuvieme ? Qui , enfin , aura le droit d'adopter cet avis préférablement aux autres ?

Le Philosophe de Genève , ou plutôt l'oracle de nos Politiques du moment , a dit , & pour cette fois avec raison : « Qu'il n'y a pas de » Gouvernement si sujet aux guerres civiles » & aux agitations intestines, que le Démocratique ou populaire , parce qu'il n'y en a aucun qui tende si fortement & si continuelle-

» ment à changer de forme ». Il ajoute : » S'il y
 » avait un Peuple de Dieux , il se gouverne-
 » rait démocratiquement. Un Gouvernement
 » si parfait ne convient pas à des hommes. » *

Voilà de grandes vérités ; mais il semble que les plus zélés Disciples de Rousseau les aient mises à l'écart.

Le Gouvernement d'Athènes était Démocratique. Mais on fait que les habitans d'Athènes ne composaient pas la vingtième partie de ceux de Paris. Cependant que de factions , que de troubles , sur-tout que de barbarie & d'ingratitude chez un petit Peuple Législateur !

Miltiade , qui le fit triompher à Marathon , fut par lui bientôt mis à mort. Thémistocle qui gagna la bataille de Salamine contre les Perses , fut bientôt persécuté par ceux qu'il avait si bien servis. Ce n'est pas tout , il fut contraint de se réfugier chez ceux qu'il avait vaincus. Alcibiade , pour la même cause , subit le même sort. Aristide est exilé , par la seule raison que par-tout on vantait sa vertu.

Ce Peuple si soupçonneux & si cruel , était ,

* Contrat Social , Chap. 4.

en même tems , puérilement crédule. Périclès avait été chassé d'Athènes. Il y revint, quelque tems après , accompagné d'une Courtisane déguisée en Minerve , & qu'il fit passer pour cette Déesse. Il fut réintégré à l'instant même, & ne trouva plus de contradicteurs par la fuite.

Le regne de Périclès (car il régna réellement) fut l'époque de la splendeur d'Athènes , & du triomphe des Beaux-Arts. Mais Périclès mourut , & tout sembla périr avec lui. Le Peuple voulut tout faire par lui-même , & tout se fit mal. Il persécuta , il chassa Alcibiade , sa dernière ressource. Alors il choisit jusqu'à six Généraux puisés dans son propre sein , & qui devaient tour-à-tour commander vingt-quatre heures. L'Armée Athénienne fut, comme on le présume bien , toujours battue ; Athènes fut assiégée , Athènes fut prise ; & le vainqueur y établit trente Administrateurs choisis parmi les Athéniens mêmes. Ce furent ces Magistrats qu'ils surnommerent presque aussitôt les trente Tyrans.

Ils furent chassés depuis ; mais Athènes ,

livrée de nouveau à elle-même , à ses factions , à ses jalousies domestiques , perdit toute considération au-dehors , & intérieurement tout instinct belliqueux. La plaine de Chéronée fut le tombeau où s'enfvelirent pour jamais les restes de son antique valeur.

Carthage , République de Marchands , voulut devenir & devint conquérante. Les limites de l'Afrique cessèrent d'en être pour cette Ville ambitieuse. Elle étendit sa puissance fort au loin dans l'Europe. Elle voulut étouffer celle des Romains déjà trop menaçante ; & il faut avouer qu'Annibal était l'homme de l'Univers le plus propre à bien remplir une telle mission. Mais il trouva des ennemis à Carthage comme à Rome. Ses fréquentes victoires n'affligeaient pas moins ses envieux qu'elles n'accablaient les Romains. Bientôt les premiers ne le craignirent pas moins que ne le redoutaient les seconds. On négligea de lui envoyer les renforts qu'il demandait : on plaîsanta même sur cette demande , puisqu'Annibal avait toujours été victorieux ; comme si Alexandre n'avait pas eu lui-même besoin de se recruter ; comme si les victoires ne coûtaient jamais rien au vainqueur ; enfin , comme si , pour tuer

cinquante mille Romains à Canes, c'était trop que de perdre au moins dix mille Carthaginois.

Mais l'avare Carthage marchandait avec ses Généraux comme avec ses facteurs.

Qu'en arriva-t-il ? Cette Ville parcimonieuse vit à son tour une Armée Romaine campée sous ses murs. Il fallut alors rappeler le vainqueur de Rome pour venir défendre sa propre Patrie. Mais lui-même ne pouvait déjà plus la défendre.

C'est ici que l'esprit républicain & populaire se montre dans tout son jour. Si Rome & Carthage eussent été gouvernées par des Rois , la paix , entr'eux , se serait faite , & le vaincu aurait au moins gardé ce qui lui restait. Une République se conduit autrement. Rome impose à Carthage les conditions de paix les plus humiliantes , les plus oppressives. Cela ne lui suffit pas encore. On la voit, dix ans après , ruiner de fond en comble cette même Ville qui observait fidèlement le traité de paix , & qui ne pouvait plus ni lui nuire , ni même l'inquiéter : enfin , on la voit contraindre le plus

grand Capitaine du siècle à s'empoisonner lui-même.

Passons maintenant à ces mêmes Romains , si jaloux , si soupçonneux , si cruels & si craintifs , quoique déjà si puissans. Ils avaient été gouvernés 245 ans par des Rois. Ces Princes pouvaient tout , & les Romains leur devaient tout. Ils leur devaient , dis-je , & leur existence civile , & leurs loix , & leur Religion , & leur art militaire , & jusqu'au mur qui environnait leur Ville. Mais Rome était déjà puissante. Elle tenta l'ambition du Sénat. Il lui sembla plus commode pour lui que le Peuple eût plusieurs centaines de Souverains , que d'en avoir un seulement. Ainsi Tarquin qui avait gagné tant de batailles , Tarquin qui avait étendu les limites de son Royaume , Tarquin qui avait embelli sa Capitale de superbes édifices , ce qui lui valut , peut-être , à lui-même le nom de Superbe ; Tarquin fut chassé , & le Sénat prit sa place.

On ne manquera point de citer ici l'aventure du jeune Tarquin avec sa cousine Lucrèce. Cet attentat était , à coup-sûr , punissable ; mais il fallait en demander justice au pere , &

non chasser le pere avec le fils. De plus , cet épisode passe assez généralement pour fabuleux , & ce n'est pas la seule fois qu'une fable absurde a produit une grande révolution. Tout prétexte est bon pour des factieux.

Voilà donc le Sénat Romain devenu Roi. Il ne fallut pas quinze ans au Peuple pour se laisser d'une telle domination ; & , dans ce court espace , le Sénat lui-même avait déjà cru devoir créer un Dictateur : tant le Gouvernement de plusieurs devient nul , quand il faut & résoudre promptement , & agir de même.

Le Peuple soulevé contre le Sénat , est apaisé par l'Apologue de Menenius Agrippa. Cependant il demande & obtient des Tribuns pour veiller à ses intérêts , attendu qu'un Apologue ne préserve de rien.

Les Tribuns sont créés , & avec eux de nouveaux troubles. Rome change alternativement quatre fois de régime , ou plutôt d'administration. Tantôt le Sénat est renversé par les Tribuns , tantôt c'est lui qui les renverse. Une guerre intestine s'allume & ne s'éteint plus. Les factions naissent des factions ; & de leur sein

señ on voit fortir les Marius , les Cinna , les Sylla , les Triumvirs , les proscriptions. Rome ne fut sauvée que quand elle se crut perdue : elle ne cessa d'être esclave que quand elle eut un Maître.

Il est donc vrai que le Gouvernement populaire ne conviendra jamais à un grand Peuple. Ce n'a été qu'en perdant , à-peu-près , toutes leurs possessions , que Gênes & Venise sont restées libres à leur maniere.

On m'opposera , sans doute , l'exemple des *États-Unis*. Ils forment déjà , me dira-t-on , une Nation puissante , & ils viennent de s'ériger en République. Je le fais ; mais je ne doute pas que s'ils avaient pour voisin un puissant Monarque , ils ne songeassent promptement à se donner un Roi , ou , ce qui dit plus encore , un Dictateur perpétuel. On fait qu'à Rome un Dictateur était un Despote plus absolu que tous les Despotes qu'a pu produire l'Asie. Eh ! admirez combien peu de chose allarmer & déconcerte une République ! Une bande de prétendues Sorcières s'était introduite dans Rome. Il ne s'agissait que de les en expulser. On nomma un Dictateur pour cette importante & difficile opération.

Veut-on un exemple de l'ascendant qu'un

Roi voisin d'une République aura toujours sur elle , lui fût-il même inférieur en puissance ? Le voici. Philippe de Macédoine était moins puissant que toute la Grèce réunie , mais supérieur en force à chacune des Républiques dont elle était composée. Il les subjuga toutes l'une après l'autre , & souvent l'une par l'autre.

Ainsi , en pareil cas , un Electeur de Cologne ou de Bavière deviendrait pour nous un ennemi dangereux. Que ferait-ce donc , s'il fallait repousser ou l'Autriche , ou la Prusse , &c. &c ? Je vois l'ennemi au centre de la France , & chaque Province délibérer encore sur ce qu'elle doit faire.

Rien ne peut être ni prompt , ni secret dans une République. Il est donc facile & de contrarier ses vues , & de mettre à profit ses embarras. Elle ne pourra jamais ni attaquer , ni se défendre à propos.

Pensez-y bien , profonds & subtils Réformateurs ! La situation locale d'un Peuple ne lui laisse pas toujours le choix de sa constitution. La contrée qu'il habite est-elle étendue ? elle n'en fera que plus difficile à défendre. Est-il nombreux ? il n'en fera que plus difficilement d'accord. Il doit , de plus , consulter son caractère ; & , ce qui est bien plus difficile , ne

point se flatter de pouvoir être ce qu'il n'est pas.

Chassez le naturel , il revient au galop.

La Pologne eût-elle été démembrée , morcelée , mise à l'encan , si elle avait eu la Constitution que nous voulons quitter à *nos risques , périls & fortune* ? Non ; elle eût fait trembler ces mêmes voisins , qui pouvaient tout contre elle , graces à leur prétendue servitude ; tandis qu'elle ne pouvait rien contre eux , graces à sa prétendue liberté.

La Pologne cherche aujourd'hui à se donner une espece de Constitution. Elle n'en aura une que quand elle formera une Monarchie bien réelle , ou qu'elle s'érigera en véritable République. Il faut, dans le premier cas , que chez elle , le titre de Roi en donne l'autorité. Il faut, dans le second , qu'elle se laisse démembrer , morceler , mettre à l'encan une seconde fois , & qu'alors elle implore la protection de ceux qu'elle aurait pu protéger , si elle avait su se protéger elle-même.

On m'opposera Sobieski. Je fais qu'il sauva la Pologne , & même l'Empire. La haute réputation qu'il avait eu le tems d'acquérir , lui

donna l'autorité que lui refusait sa place. Qu'on eût disputé à Sobieski cette autorité si indispensable, la Pologne était subjuguée, & Vienne n'eût jamais été secourue.

Un Roi sans pouvoir est un Pilote à qui on lie les mains avant de lui confier le gouvernail du vaisseau. On peut d'avance annoncer le naufrage.

J'en prévois un bien prochain, si nos idées romanesques sur la liberté ne se rectifient pas; si l'on substitue le paradoxe au raisonnement, & le faisceau divisé au faisceau réuni.

Rien de plus extravagant que de prétendre gouverner vingt-cinq millions d'individus avec des bribes de Métaphysique. Rien de plus impraticable que de substituer la liberté naturelle à la liberté civile. Un Sauvage qui s'associe avec un autre Sauvage, cesse déjà d'être libre. Les voilà déjà tous deux dépendans l'un de l'autre.

Si la horde, ou plutôt la caste s'accroît jusqu'à trente ou quarante hommes, il leur faut déjà un Chef.

Il leur faut déjà une espèce de Constitution, s'ils arrivent à cinq cens. Il leur faut un Roi, s'ils parviennent seulement à dix mille.

On n'a pas trouvé une seule trace de République dans toute l'Amérique Orientale. Le Mexique & le Pérou formaient deux grands Empires. L'Isle d'Otaïti, découverte de nos jours, était partagée entre quatre Souverains.

On a vu dans cette Isle une femme régner absolument. Rien ne prouve mieux que c'était à titre d'hérédité.

Jettons les yeux sur l'immense Contrée Asiatique. Cinq Empires puissans la couvrent : pas une seule République n'y est apperçue, n'y ferait soufferte. L'Empereur Chinois commanda à deux cens millions de sujets, & son trône remonte à plus de quatre mille ans. Ni la Perse, ni la Turquie, n'ont rien perdu encore. La Russie ne cesse de s'accroître. Le Mogol seul est tombé dans les horreurs de l'Anarchie féodale. L'héritier de Tamerlan est devenu l'esclave de ses propres sujets. Il lui reste encore le titre d'Empereur ; il ne lui reste pas même l'ombre de la puissance Impériale. Triste exemple pour les Souverains qui, soit par indifférence, par faiblesse, ou par bonté, laisseraient flotter les rênes du pouvoir. Il n'existe sur le trône qu'une seule place : qu'on la quitte un instant, on risque de la perdre.

Un Roi qui laisserait entamer sa prérogative en ferait comptable envers le Peuple dont elle est la sauve-garde. Elle l'est, dis-je, & contre lui-même, & contre ses propres Représentans.

Quel Corps peut se flatter d'être toujours également éclairé, également impartial, également juste, également vertueux ? Catilina & Caton siégeaient souvent à côté l'un de l'autre dans le Sénat Romain.

Les Députés sont élus, me dira-t-on ? Je le fais : mais on élisait aussi à Rome des Consuls & des Tribuns. L'intrigue, les riches présens, faisaient souvent les Consuls. Un plus grand nombre de mesures de bled, données au Peuple, faisaient toujours les Tribuns.

Ne s'est-on pas vivement & très-vivement élevé, dans notre Assemblée Nationale, contre certains abus qu'on reproche au Parlement d'Angleterre ? Il est pourtant lui-même Assemblée Nationale.

On reproche encore plus aux Anglais une méprise qui ne leur paraît pas en être une ; c'est d'avoir laissé à leur Roi la sanction royale absolue, les droits d'admettre & de rejeter, sans

être tenu d'expliquer ni de justifier ses motifs. Ce Peuple éclairé se contenta de mettre sa liberté & sa propriété à l'abri de toute invasion intérieure : il sentit que dans tout le reste de ses volontés, il avait besoin d'un puissant contre-poids : il sentit, enfin, qu'un pouvoir sans bornes, dans les mains de la multitude, est une arme tranchante dans les mains d'un enfant ; il ne la quitte qu'après s'être blessé lui-même.

Nous osons, depuis peu, dire en France que tout vient de la Nation, & que, dès-lors, elle peut disposer de tout. Les Anglais sont moins tranchans. Ils font seulement remonter leurs Privilèges à la fameuse Charte qui leur fut accordée par *Jean-Sans-Terre*. Ils avouent que les *Communes* n'obtinrent d'entrée au Parlement d'Angleterre que sous Henri III, & parce qu'il le voulut bien.

Mais, dit-on depuis peu parmi nous, (car notre droit public est totalement changé depuis huit mois,) ce ne sont point les Rois qui ont fait les Nations, ce sont les Nations qui ont fait les Rois. Elles font les Rois, comme les enfans font les peres ; c'est-à-dire, que pour être pere, il faut avoir ou avoir eu des enfans. Le premier des Patriarches fut le premier Roi.

de la Terre. Tout Patriarche exerça l'autorité souveraine sur sa famille. Adam ferait, ou devrait être Souverain de l'Univers, s'il existait encore.

Nos premiers Rois étaient toujours tirés de la plus ancienne & la plus noble famille, ou pour mieux dire, de la seule famille noble qui existât dans la Nation. Clovis était Roi, & Roi héréditaire, avant même de subjuguier les Gaules. Il disposa de sa conquête en propriétaire incommutable, & durant toute sa vie, & même après sa mort.

Nul exemple dans toute l'antiquité d'un Royaume électif; nul exemple d'un Roi élu. J'en excepte Déjocès. Les Mèdes, las d'être en proie aux horreurs de l'anarchie, le prièrent de vouloir bien devenir leur Roi. Il n'accepta que sous une condition; sous celle, qu'il serait Monarque absolu. C'est ce qu'on désirait, & les Mèdes n'eurent point lieu de s'en repentir.

Nous voici, à peu près, au même terme où se trouvaient les Mèdes quand Déjocès vint à leur secours. Ils trouveront auprès de lui l'antidote de leurs maux; mais l'antidote des nôtres s'éloigne de nous chaque jour, Il nous échappera bientôt sans ressource.

Le titre de Roi n'est plus en France qu'un vain mot. On ne daigne plus l'employer que pour masquer un peu l'anéantissement de la chose. Rien ne ressemble mieux à ce qui se pratique durant l'intervalle de la mort & des obsèques de nos Souverains.. On leur parle, on les sert, on va prendre leurs ordres ; mais ils ne font plus, ils sont déjà ensevelis.

Nous sommes perdus, si cette mort n'est pas suivie d'une prompte résurrection. L'anarchie, ou brave, ou confond, ou attaque tous les droits. On devait seulement se restreindre à rectifier ; on s'attache à tout détruire. On ne laisse au Roi le diadème qu'en lui arrachant le sceptre. Eh ! que deviendra l'épée ? Restera-t'elle enchaînée dans le fourreau ? Celui qui a seul le droit d'en faire usage n'en pourra-t-il user sans permission, même contre l'ennemi ? Attendra-t'on que celui-ci soit au centre du Royaume pour décider s'il est tems de défendre la frontière ?

Depuis deux siècles, la France avait en tems de guerre un grand avantage sur ses voisins ; c'était de les gagner de vitesse, d'aller vivre chez eux, & de les empêcher de venir vivre chez elle. Il faut renoncer à ce privilège inappréciable, si les moyens qui nous le donnaient

sont contrariés ; si le Roi est obligé de solliciter après coup , ce qui devrait toujours être prêt d'avance ; en un mot , si le Roi , chargé spécialement du soin de veiller au salut de la Nation , a besoin , à chaque nouveau péril , d'obtenir d'elle-même la permission de la défendre.

Le Roi d'Angleterre fait à son gré la guerre & la paix. L'Angleterre ne craint cependant nulle attaque imprévue. La mer l'environne de toutes parts ; tandis que nous sommes ouverts , à peu près , de tous côtés. Mais les Anglais savent que la précaution engendre la sûreté. Et nous , que rien ne rassure , négligerons-nous toute espèce de précaution ?

Nous n'avons pour voisins que des Princes dont la volonté seule fait la loi ; qui n'ont qu'à ordonner pour être obéis. Une incursion subite en France peut les en rendre maîtres. Ils auront la célérité que nous n'aurons plus. César était déjà aux portes de Rome , tandis que Pompée & le Sénat délibéraient encore sur les moyens de lui fermer toute entrée en Italie ; tandis que , ni Pompée , ni le Sénat , n'avaient pas encore une Légion à lui opposer.

Ici se présente une réflexion. César n'a qu'à vouloir , & le voilà , au même instant , Roi

absolu de son armée. Cette armée était, pourtant, celle de la République. C'était à la République, au Sénat, au Peuple Romain qu'elle avait donné sa foi : mais il faut l'avouer, ces mots de République, de Sénat, ou de Nation, sont bien vagues pour la multitude. Elle ne s'attachera jamais qu'à un seul objet bien distinct. C'était réellement pour César que l'armée Romaine combattait dans les Gaules. C'était bien plus clairement encore pour César qu'elle combattit contre Rome.

On avait déjà vu, successivement, Marius, Cinna, Catilina, Sertorius, & jusqu'à Spartacus, rassembler plus facilement une armée contre Rome, que Rome n'avait pu en réunir une contre eux.

Voyons, au contraire, l'illustre Turenne ramené, par une portion de sa propre armée, au service du Roi qu'il voulait quitter. Eh ! quel était ce Roi ? Louis XIV encore enfant.

C'est donc le Roi seul qui peut & doit avoir une influence totale & absolue sur tout le militaire. Le moindre partage, à cet égard, enlèverait à ce grand corps toute son activité. Il ne doit avoir qu'un seul ressort, une seule

impulsion. Prétendre qu'il en ait deux, ce serait vouloir qu'il n'en eût aucun.

L'Ecrivain que j'ai déjà cité, (Jean-Jacques Rousseau,) ne veut pas que dans une Monarchie aucun individu puisse balancer l'autorité Royale ; mais il demande que la Monarchie renferme des *Ordres* intermédiaires ; « &, ajoute- » t'il, il faut des *Princes*, des *Grands*, de la » *Noblesse* pour les remplir ».

Ceci est encore vrai, quoique tiré du Contrat-Social, ouvrage où communément l'Auteur est plutôt Romancier en Législation, que vraiment Législateur. Il l'est réellement dans son écrit sur le Gouvernement de Pologne.

On y voit alors l'éloquent Panégyriste de *l'Égalité des Conditions*, conseiller aux Grands de ce Royaume de ne rendre qu'avec précaution la liberté au Peuple. Mais laissons-le parler lui-même : « La liberté, dit-il, est un aliment » de bon fuc, mais de forte digestion ; il faut » des estomacs bien sains pour la supporter. Je » ris de ces Peuples avilis qui se laissent ameu- » ter par des Ligueurs, osent parler de liberté, » sans même en avoir l'idée ; & le cœur plein » de tous les vices des esclaves, s'imaginent

» que pour être libres, il fuffit d'être des mu-
 » tins. . . Fièrc & fainte Liberté, poursuit-il ,
 » fi ces pauvres gens pouvaient te connaître ,
 » s'ils favaient à quel prix on t'acquiert & te
 » confèrve, s'ils fentaient combien tes Loix font
 » plus aufères que n'est dur le joug des tyrans,
 » leurs faibles ames , esclaves de paffions qu'il
 » faudrait étouffer , te craindraient plus cent
 » fois que la fervitude ; ils te fuiraient avec
 » effroi, comme un fardeau prêt à les écraser »!

On voit ici les écarts oratoires faire place aux
 faines maximes de la raifon , & l'homme de
 bien répondre avec franchise à la confiance
 d'une grande Nation qui fonge à régénérer un
 grand Empire.

Revenons à nous ; voici toute autre chofe.
 Dix Brochures nous parlent d'ériger la France
 en République. Les Provinces ne formeront
 plus un grand tout qu'on appelle Royaume.
 Toutes feront des Souverainetés particulières ,
 gouvernées par des Loix particulières , mais
 liées entre elles par une confédération générale.
 Une confédération, en France, de diffé-
 rentes Provinces ! Avant qu'un tel prodige s'ef-
 fectue, on verra l'agneau d'accord avec le loup,
 la colombe avec le vautour , le faon timide avec

le tigre implacable, & la raison avec la politique moderne. . . La Grèce formait, dit-on, une République confédérée, formée elle-même de vingt Républiques. Voici ce qui en arriva. Lacédémone détruisit de fond en comble Messène son alliée & confédérée ; elle assiégea & prit Thèbes son autre alliée ; elle fut quinze années de suite en guerre contre Athènes sa plus importante alliée ; & la paix ne se fit que quand l'une de ces deux alliées eut anéanti l'autre.

Tel fera toujours le résultat de ces ligues domestiques, sur-tout de celles qui seraient formées des débris d'un grand État détruit par lui-même. Il leur faut alors un médiateur assez puissant pour donner à son arbitrage force de loi ; & un tel médiateur fera toujours le Loup Berger.

Toute ville est née rivale d'une autre ville. Nous avons en France plus d'une Métropole, & toutes sont jalouses de la principale. On fait, de plus, qu'elle a peu de ressources par elle-même ; elle n'est soutenue que par les Arts de luxe ; & ceux par qui le luxe est soutenu, l'ont quittée. Toute la France peut se passer d'elle, & elle ne peut se passer d'aucune partie de la France. Elle n'est point, comme la Capitale

d'Angleterre , bâtie sur un fleuve capable à lui seul de l'enrichir. Londres , pour se soutenir , n'a nul besoin de la résidence ou du voisinage du Souverain , ni du concours de la Noblesse Anglaise. Paris n'est plus rien , s'il perd un seul des avantages que Londres peut dédaigner.

Achevons d'analyser cette nouvelle République de Platon , & plus romanesque encore que celle de ce Rêveur sublime. Il n'eut jamais le projet , encore moins l'espérance de réaliser sa chimère. Celle qu'on voudrait nous faire adopter est , en même-tems , absurde & destructive : absurde , eu égard à notre position locale ; destructive , eu égard à notre caractère. Chaque Province , devenue sa propre Souveraine , sa propre Législatrice , se gardera bien d'adopter le régime civil & politique de ses voisins. Elle aura des loix différentes , comme elle aura des intérêts différens. L'antipathie de caractère hâtera encore la division. D'anciennes jalousies , d'anciennes prétentions , d'anciennes querelles , reprendront vigueur. Les débris de la France formeront bientôt d'autres débris. Sa Capitale , réduite à sa chétive Banlieue , n'aura plus qu'un vain souvenir de son ancienne grandeur. Les monumens qu'elle ren-

ferme , ceux qui l'avoisinent , feront désormais sa seule ressource. On viendra toujours les visiter. Elle existera par eux , de même que Rome existe par les siens ; mais Rome aura toujours , de plus que Paris , les Indulgences.

La perspective de l'avenir n'est pas plus consolante pour le Royaume entier. La France n'excitera plus la jalousie de ses voisins ; elle n'en fera plus digne : mais elle alimentera leur cupidité. Chacun d'eux fondra sur une proie qui s'offre d'elle-même. Chacun d'eux arrachera un lambeau de ce grand corps , dont les membres seront déjà séparés , & ne pourront plus se réunir. La Reine des Cités se cachera sous l'herbe. Le plus beau , le plus puissant Royaume de l'Europe aura disparu.

Il en est tems encore , ô Français ! Mais les momens sont précieux à saisir. Une frénésie de fausse liberté s'est répandue par toute la France. Elle y a semé , elle y sème encore les horreurs , les proscriptions , les incendies , les assassinats , les massacres. La plus douce , la plus illustre des Nations en est devenue la plus féroce ; en fera bientôt la plus méprisée. Eh ! que de moyens n'a-t-on

t'on pas employés pour la séduire ! Ecrits féditieux d'une part , promesses de l'autre ; argent donné à ceux que ne séduiraient ni les promesses , ni les Ecrits ; tout a été mis en usage , & tout a réussi. L'Anarchie , qui replongerait l'Univers dans le cahos , si l'Univers pouvait l'adopter , l'Anarchie regne seule parmi nous. Le mot de liberté retentit de toutes parts. Je la cherche , & je ne rencontre que la licence.

O Français , rappelez-vous les jours de votre gloire ! Vous ne fûtes jamais grands , que quand vous fûtes dirigés , que quand vous le fûtes par un seul , quand vous connûtes la nécessité de ne l'être que par lui. L'expérience de quatorze siècles , & plus , vous le prouve. Quatre mois d'anarchie vous l'attestent mieux encore.

Vous venez d'être le jouet des plus grossiers mensonges ; vous l'êtes encore d'une fable que la postérité n'écouterait qu'avec la compassion du mépris. Hâtez-vous , & de vous repentir , & sur-tout de vous rectifier. N'oubliez pas cette petite anecdote , consacrée par l'Histoire Orientale :

Dans une des plus belles contrées de l'Asie s'élevait une vaste & majestueuse Montagne. Une superbe forêt couronnait sa cime , & répandait sur toute son étendue une fraîcheur suave , une humidité salubre & productive. On cultivait sa pente , & la récolte suivait de près la culture. L'ombre de la forêt servait d'asyle aux Rossignols & aux Bergers. Ils y chantaient leurs amours. Les Troupeaux y trouvaient une ample pâture ; & l'homme fatigué , un doux repos.

Certain Alchymiste jugea cette forêt superflue , ou plutôt nuisible. Il lui vint dans la tête de la soumettre à l'analyse du creuset. On sait qu'un Alchymiste peut se tromper , comme tout autre individu. Mais qu'importe ? celui-ci met le feu à la forêt. Elle est bientôt réduite en cendres. L'active impression du feu fondit certains minéraux que la superficie du sol cachait aux regards. On trouva , parmi cet énorme amas de cendres , quelques parcelles de fer , de plomb , de cuivre , & même quelques paillettes d'or. Voilà ce que je cherchais , dit le Sectateur d'Hermès Trismégiste. Mais les paillettes furent bientôt épuisées. Bientôt le Mont se dessécha. En vain le soc tranchant

tourmentait encore la terre ; en vain le Laboureur semait avec encore plus d'activité qu'au-paravant : il semait pour ne rien recueillir. Le Rossignol avait porté plus loin ses chants ; le Berger avait conduit plus loin ses troupeaux. La Montagne , qu'on avait vue si fertile & si riante , fut remplacée par un Rocher aride & sauvage. Elle devint le repaire des vautours dévorans ; l'asyle de tout oiseau finistre ; le supplice des regards de l'homme , & le déshonneur de la Nature.

F I N.

le drapeau de la France, le vain le vain le vain
le drapeau de la France, le vain le vain le vain
le drapeau de la France, le vain le vain le vain
le drapeau de la France, le vain le vain le vain
le drapeau de la France, le vain le vain le vain
le drapeau de la France, le vain le vain le vain
le drapeau de la France, le vain le vain le vain
le drapeau de la France, le vain le vain le vain
le drapeau de la France, le vain le vain le vain
le drapeau de la France, le vain le vain le vain

F. I. N.



